



QUELQUES NOUVELLES

N°370 décembre 2022

RENCONTRE AVEC JÉSUS-CHRIST (4)

C'est presque le milieu sociologique dans lequel vivent les petits séminaristes qui va, en pesant sur leurs sentiments, sur leurs évidences, leur permettre d'affirmer intérieurement qu'ils sont appelés. D'ailleurs, c'est bien ce qui se passe. Nous élevons nos petits séminaristes en serre close. Nous élevons nos grands séminaristes à peu près de la même manière. Quand ils sont obligés de faire le service militaire, on s'arrange pour qu'ils ne fassent pas de vœux trop définitifs avant de revenir du service. Enfin nous essayons de les protéger de mille manières, au maximum, et en même temps de les influencer directement, sainement, honnêtement, mais réellement au maximum. C'est peut-être un peu moins vrai maintenant mais, il y a 20 ou 30 ans, une des grandes politiques de nos séminaires consistait à séparer au maximum les enfants de leurs familles par crainte qu'ils ne perdent un peu du climat favorable à l'éclosion de leur vocation. Qu'un climat favorable soit nécessaire, c'est indispensable; que ce climat soit essentiel, c'est certainement une erreur.

Le lendemain, on m'a demandé de parler avec les élèves de première et de philo. J'avais là, devant moi, une quarantaine de jeunes de 17 à 18 ans, vraiment très sympathiques. L'Église ne sait pas l'extraordinaire privilège qu'elle a de pouvoir rassembler dans quelques-unes de ses maisons, des jeunes gens généreux avec une densité pareille de possibilités spirituelles. L'Église ne le sait pas. Il n'y a pas d'autre milieu sociologique dans lequel on puisse trouver un rassemblement d'éléments aussi généreux, capables de vie spirituelle, de don. Ces jeunes gens m'ont posé un tas de questions. L'un a dit : « Monsieur, qu'est-ce que c'est que la vocation ? ». Il aurait fallu que je leur parle de bien d'autres choses et puis enfin, je ne pouvais leur parler que de moi. Je leur ai dit ce que je faisais. Mais l'un d'entre eux m'a posé cette question : « Monsieur, est-ce que vous êtes heureux ? », nous étions en communion. Seulement, au lieu d'une demi-heure ou une heure, il aurait fallu être avec ces jeunes toute une année, une année de formation à la vie. À ce moment-

là, la vocation n'est plus simplement la conséquence d'un milieu sociologique favorable mais la découverte personnelle de ce que signifie être appelé.

Je retiens ceci, la plupart d'entre nous sont déistes avec Jésus-Christ et c'est une très grave hérésie. Il est peut-être plus grave, au point de vue spirituel, de se borner à croire que Jésus-Christ est Dieu que d'avoir pour lui une admiration sans limites, ou en ne le considérant que comme homme et en cherchant à le découvrir. Au bout de cette recherche se trouve précisément l'affirmation de la divinité tandis que, derrière l'affirmation de la divinité de Jésus, il y a l'indifférence pour ce qu'il a été lui-même et finalement nous croyons en Jésus-Christ sans pouvoir en être vraiment les disciples.

Or si être chrétien, c'est d'abord être disciple, notre croyance actuelle en Jésus est en porte-à-faux parce qu'elle n'a pas en elle les éléments humains nécessaires pour que cette croyance soit réelle. Si nous croyons en Jésus comme nous croyons en Dieu, la croyance en Jésus ne nous accorde rien de nouveau. Par conséquent, nous restons sur un plan qui ressemble tout à fait, au moins en droit, à la croyance en Dieu qu'on avait avant que Jésus apparaisse. Avec quelque chose en moins cependant car la croyance en Dieu jadis était étayée par le milieu sociologique dans lequel les hommes vivaient tandis que l'atmosphère générale qui règne dans nos sociétés est incontestablement l'athéisme. Nous continuons à croire en Dieu parce que nous y avons cru jadis mais, en réalité, disons-le simplement, beaucoup de croyants sont des athées sans le savoir. Il ne suffit pas de croire qu'en voulant croire, on croit. Nous parlons de ce qui est vraiment réel, c'est-à-dire de la manière dont Dieu est vraiment présent dans nos vies quotidiennes. Nous vivons pratiquement comme des athées. Dieu est mort pour nous aussi parce que l'homme n'est pas suffisamment vivant.

Marcel LÉGAUT 1963 *Archives jean Ehrhard*

Ed. X. Huot Cahier n° 8, p.65-66

ÉDITORIAL

AUTHENTICITÉ ET VIE SPIRITUELLE

Il est assez courant de dire, non sans admiration, d'un geste ou d'une parole qu'ils sont authentiques. Ou encore, plus globalement, d'un homme ou d'une femme qu'ils sont authentiques. Chez Légaut aussi, c'est un terme qui revient fréquemment sous sa plume – mais plus lourd de sens, incontestablement, que dans le langage courant. Tentons de le cerner quelque peu.

L'authenticité chez Légaut, ç'a été d'abord, à mes yeux, le souci d'assumer totalement ce à quoi il disait croire ; et donc, celui aussi de refuser des croyances « seulement verbales » ou formulées en des termes qui pour lui étaient inacceptables. À cet égard, le passage chez Légaut de *Prières d'un croyant* (1933) à *Prières d'homme* (1978) est significatif : il manifeste l'abandon des formules pieuses du chrétien de souche qui « favorisent chez lui, par leur irréalisme, l'inflation de sentiments et d'actes de dévotion qui demeurent à demi authentiques malgré leur sincérité. » (IPAC 385)

C'est ce même souci qui a conduit Légaut à, « d'une certaine manière, rechercher Jésus-Christ en dehors de la religion ». « Au fond, continue-t-il, si Jésus-Christ s'est fait homme, ce n'est pas pour qu'on l'aime comme un Dieu, c'est pour qu'on l'aime comme un homme. Ce qui manque à beaucoup de chrétiens pour que [leur] religion soit authentique, c'est qu'ils aiment Jésus-Christ comme un homme et non pas comme un Dieu » (Topo de 1958, in : *Historique du Groupe Légaut*, annoté par D. Lerch, p. 14)

L'authenticité a consisté pour Légaut « dans l'intégrité de l'esprit et dans la probité d'une recherche critique ». Estimant important « que ce que l'on vit soit la conséquence sans faille de ce que l'on pense et de ce qu'on affirme » (HFE 247). Mais aussi, à l'inverse, que ce que l'on dit reflète fidèlement ce dont on vit. « Quand on est jeune, il est très important de dire ce qu'on voudrait être (...) Au contraire, à partir d'un certain âge, l'adulte ne doit dire que ce qu'il vit (...) Autrement, il pourrait se prendre pour ce qu'il n'est pas et se cacher ce qu'il est réellement derrière ce qu'il voudrait être » (Q-R, 57-58)

À un certain niveau de vie spirituelle, « l'homme se refuse à la moindre distance consciente entre d'une part ce qu'il est et d'autre part ce qu'il fait et ce qu'il pense. Sans en rien se renier, il épouse totalement son action et son assentiment. Il se projette dans sa manière d'agir. Il se « profère » dans sa manière de penser. » (DS 37)

Lorsque Légaut fait remarquer que les chrétiens, pour la plupart, « ne sont pas assez intériorisés et conscients pour porter attention à la continue et persévérante motion [intérieure] qui les sollicite et s'efforce de les mouvoir », il ajoute, soucieux d'être vrai : « Moi-même y suis-je si habituellement sensible ? » (HFE 16). Par cette interrogation – qui est aussi un aveu – Légaut reconnaît qu'en ce qui le concerne, comme pour tout homme, la véritable authenticité n'est jamais acquise stablement : on ne peut que s'en approcher. Et même – paradoxe ! - « plus on avance vers l'authenticité, plus on reconnaît combien est radicalement infranchissable la distance qui sépare de la pure, de l'exacte authenticité » (LV 2, 64)

Jean-B. Mer (mer.jean@neuf.fr)

ERRATUM

Dans le numéro n° 369 de novembre, il y a une erreur dans le texte de Yvon Tranvouez concernant le livre « Historique du groupe Légaut », publié par l'ACML. À la quatrième ligne, il cite Gérard Soulages et **Clément** Rosset. Pour ce dernier, il s'agit bien évidemment de **Gabriel Rosset**, fondateur des Foyers Notre-Dame à Lyon.

Marcel Légaut :

un auteur spirituel en quête d'authenticité

« Je me souviens que, vers 1925-30, je fis le projet enfantin, une sorte de rêve, d'écrire un jour sur la vie spirituelle en évitant l'inflation sentimentale, la systématisation intellectuelle qui avaient fortement marqué la formation chrétienne de ma jeunesse. **Dire avec modestie, dans l'honnêteté de l'esprit, juste ce que je vis, aux heures, hélas rares, où je suis vraiment à moi-même, dans l'authenticité et la lucidité – pas plus, pas moins.** Ne pas fuir ni taire ce qui est au nom de ce qui devrait être, comme le font tant de livres qui traitent de la religion. Se tenir dans une indépendance radicale à l'égard de la manière dont cela pourrait être reçu »

Débat sur la foi [avec F. Varillon] DDB 1972, 14-15

« Dans *Prières d'un croyant* [1933], il y a une forme, un vocabulaire, un certain lyrisme, un certain sentimentalisme qui correspondaient à mon âge. Quand on vieillit, on devient plus sec, mais aussi plus précis. Il me faut aussi avouer que ce lyrisme, ce sentimentalisme ont été souvent utilisés dans les premiers livres pour éliminer ou contourner les questions que je n'osais pas encore regarder en face. Je n'osais pas alors prendre sur ces questions des positions aussi nettes que j'aurais pu et dû : je n'étais pas suffisamment courageux pour être totalement sincère – cela me paraissait plus audacieux que courageux... L'heure d'un tel courage lucide n'était pas encore venue... Par contre, dans mes derniers livres, il y a peut-être un ou deux endroits où je pourrais encore me reprocher une certaine facilité de langage, où je me suis laissé aller à utiliser un langage timide ou emphatique – qui dit certes, mais sans oser le faire clairement, tout ce que je pense actuellement ; que je pense d'ailleurs dans l'humilité qui convient »

Questions à ... Réponses de ML Aubier 1974, 58-59

« Quand un croyant se risque à parler de vie spirituelle, il veut la dire en témoin, non l'enseigner comme un professeur (...). Ce faisant, il ne peut pas s'empêcher de souffrir non seulement d'une impuissance radicale à communiquer à autrui l'essentiel de ce qu'il voudrait lui partager, quand cet essentiel est encore totalement étranger à celui-ci, mais aussi de ressentir (...) comme un relent d'imposture. Imposture de celui qui affirme toujours avec trop d'assurance ce qu'il n'a vécu qu'aux heures éminentes mais fort rares de sa vie, disséminées dans le grand engourdissement spirituel où gisent ses journées. Et d'autre part, ce qu'il dit n'est-il pas vrai et faux à la fois, et de toute façon incomplet ? N'est-ce pas trop personnel pour être étendu à beaucoup, à tous ?

Que valent ces généralisations et ces extrapolations de ce qu'il a exceptionnellement et pauvrement vécu ? (...) Et même a-t-il vraiment vécu ce qu'il décrit ? Quelle est la part d'imagination, de verbalisme, dans la manière dont il l'a présenté ? N'a-t-il pas cédé inconsciemment à la tentation de dire ce qu'il voudrait dire et être ? N'y a-t-il pas cherché un personnage ? Chez l'homme qui se confie, il est une transparence qui n'est encore qu'une apparence de plus, derrière laquelle il se cache ... »

Devenir soi, Aubier 1980, 142-143

RENCONTRES DE PÂQUES 2023

Le programme 2023 des Rencontres de la Magnanerie est en cours de préparation à la suite de la réunion du Conseil d'Administration avec les animateurs de rencontres, fin septembre.

D'ores et déjà, nous connaissons les dates des prochaines Rencontres de Pâques. Comme cela est la coutume, ces Rencontres se tiendront pendant les trois jours qui suivent le lundi de Pâques : **du mardi 11 au vendredi 14 avril**. Vous pouvez déjà réserver vos dates sur vos agendas.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE

se réunira le **samedi 15 avril** au matin. Les convocations et les formulaires de mandats vous seront transmis dans les délais fixés par les statuts.

Que dit la modernité au catholicisme ?

Patrice Dunois-Canette

(Garrigues et sentiers avril 22)

Imaginer l'avenir de l'Église comme la transmission d'un héritage désiré – rapport au monde, doctrine, structures de gouvernement, rites – serait se tromper lourdement sur l'ampleur de la rupture de la modernité avec le catholicisme romain. Ceux qui pensent qu'il suffit de réparer le toit de la maison pour faire advenir une Église d'après se trompent. Cet héritage n'intéresse pas, même sous le régime du bénéfice d'inventaire.

Le sol sur lequel désespérément nous cherchons à rebâtir s'est dérobé. Le face à face entre la modernité et le catholicisme qui verrait la victoire de ce dernier dont rêvent identitaires et confessants est une illusion. Il interdit de voir le monde tel qu'il est, advient, et de se demander courageusement quelle parole qui ouvre nos univers finis pourrait retenir. Il ferait à terme de l'Église une secte.

C'est de cette rupture donc qu'il nous faut parler avec lucidité et tenter de voir ce qu'elle nous dit, le défi qu'elle représente, le dépassement qu'elle demande, l'exigence qu'elle porte, le risque qu'elle ouvre.

Il sera alors opportun quand nous aurons fait le deuil de nos certitudes et vérités comme de nos entreprises de nouvelle évangélisation imaginées sous le mode du choc et de la reconquête, de voir comment ce catholicisme peut éventuellement s'inscrire dans la dynamique de cette modernité, de ses aspirations, mais aussi des tragédies qu'elle connaît.

Ceci déborde les offres miséricordieuses et écologiques que l'on voudrait voir comme planches de salut pour le catholicisme. Comme s'il suffisait de reverdir l'Église pour que son avenir s'inscrive de nouveau sur l'horizon. Comme s'il suffisait d'adopter une posture aimable pour faire oublier des positions doctrinales rejetées. Et regardées comme passésistes quand ce n'est pas réactionnaires.

Comment se projeter au-delà du présent, se donner les moyens de comprendre ce qu'est et ce que veut cette modernité, d'où elle vient et où elle veut aller, y compris dans ses paradoxes, ses contradictions ?

Il faut d'abord pour la comprendre se départir d'une lecture forcément négative de cette modernité. Il faut accepter de nous positionner autrement que comme naturellement contempteur et censeur de cette modernité. Il faut renoncer à dire seul le vrai, le bon, le juste. Il faut accepter de ne plus vouloir seul définir l'homme, la vie bonne, nous comporter comme si nous étions propriétaire exclusif de l'humanisme, de ce qui nous fait plus humains, des chemins humanisants. Il faut accepter un dialogue inter-éthique, un dialogue inter-humaniste. Les catholiques ne sont pas seuls « fils de la lumière », « fils du jour ».

Que dit la modernité démocratique avec ses libertés quand elle se déploie ici ou ailleurs ?

Apparemment qu'elle est fatiguée d'un Dieu métaphysique, d'un Dieu transcendant qui de son Olympe décide pour l'homme de ce qui est humain et de ce qui ne l'est pas et aurait confié à une institution religieuse de définir le cahier des charges à suivre pour ne pas sombrer dans la barbarie.

Quelle image de Dieu de fait donnons-nous de lui quand nous le définissons comme l'architecte d'un plan qu'il nous reviendrait de mettre en œuvre, quand nous le présentons comme le concepteur d'une loi et de normes auxquelles il nous faudrait nous soumettre ? Comment peut-on imaginer qu'une institution religieuse qui est une institution sociale et ne saurait se confondre avec le royaume de Dieu puisse prétendre connaître ce plan, en être le maître d'œuvre, le surveillant, le bras séculier ? Comment peut-on accepter qu'elle puisse vouloir se donner encore mission de contrôler les âmes et corps, ne pas vouloir renoncer à l'emprise qu'elle voudrait avoir sur l'intime, les mœurs ?

La modernité a tourné le dos à un Dieu envahissant, débordant, omniprésent dans notre histoire... à un Dieu qui sait tout, voit tout, tout-puissant et souverain, qui veut que chacun dépende de lui, lui soit soumis, engage une relation qui a quelque chose d'obligé, suggère que l'homme n'existe pas en lui-même, mais seulement à travers lui, à cause de lui et pour lui...

Ce Dieu-là non seulement ne lui manque pas, mais il est mis hors-jeu, rejeté.

La modernité veut l'homme libre, autonome, responsable de son destin, créateur, capable de construire son existence, de s'inventer lui-même, d'advenir.

Pour elle vivre sans ce Dieu est possible, désirable et libérateur. Vivre sans ce Dieu n'aboutit pas à vivre

inhumain, à désertier notre humanité, mais à vivre plus humain, libéré du poids d'une transcendance aliénante, et lourd fardeau.

Vivre hors de ce Dieu-là, sans référence à ce Dieu-là n'effraye pas, n'effraye plus. Mais hier l'Église agitait l'enfer et les flammes, et aujourd'hui croit pouvoir encore s'autoriser à annoncer un enfer du monde, un délitement, une décadence, une fin de civilisation sans vouloir voir que ce discours apocalyptique nourrit les populismes et prépare les affrontements.

L'homme veut voir son avenir sans ce Dieu et ne croit pas qu'il sera moins homme sans ce Dieu. Serait-ce vraiment une ambition déraisonnable ? Ce projet serait-il contraire au message libérateur de Jésus de Nazareth ?

Nous arrivons au bout d'un long chemin dont on pourrait faire l'histoire. Il nous faut avoir le courage et l'audace d'entrer en dialogue avec cette modernité.

Comment se départir de tout ce qui empêche Dieu de venir à l'homme, comment laisser parler la nouveauté de l'incarnation ? Quel bénéfice l'homme de la modernité peut-il attendre d'un dieu qui ne veut pas qu'on lui soit soumis, d'un dieu dont la transcendance s'incarne dans sa chair, son cheminement, son histoire, son désir, son vouloir vivre autonome, libre, créateur ?

Comment parler de ce Dieu qui a de commun avec l'homme qu'il s'est fait homme et veut se laisser étonner par l'homme ?

Comment l'homme moderne peut-il entrer debout, dans une histoire qui se poursuit et qui veut que l'homme soit pleinement homme parce que Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu ?

Dieu n'est pleinement Dieu que dans son humanisation. L'homme n'est pleinement l'homme que dans sa déification.

Le monde moderne ne nous indiquerait-il pas qu'il nous faut vivre déjà déifiés dans notre chair, dans nos actes ? À être Dieu, à devenir Dieu avec nos histoires de vie, dans les contingences et l'histoire ?

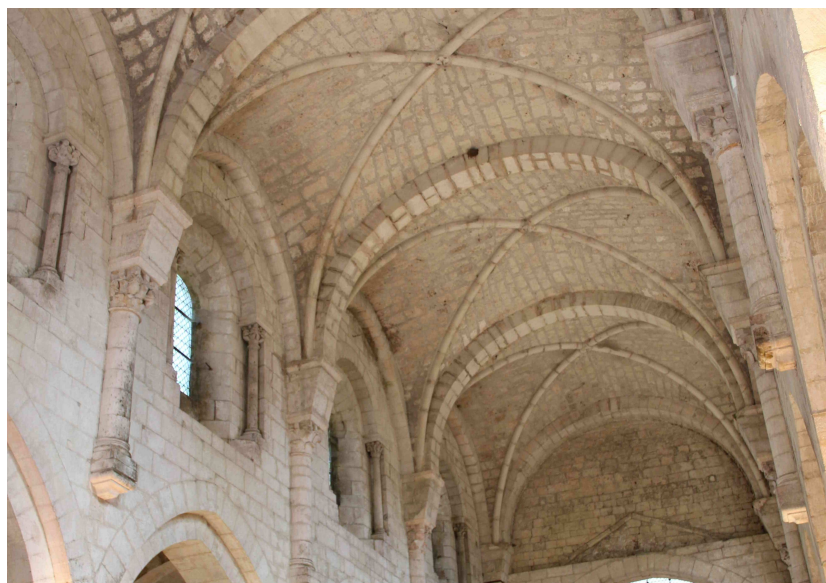
Ne nous dit-il pas que l'Église n'a d'autre raison d'être que de réconcilier, pacifier, rendre confiance, ouvrir les destins au lieu d'accabler au nom d'un Dieu lointain, jaloux, prêt à tous les bras de force ?

Peut-on espérer que le catholicisme accepte un jour, bousculé par la modernité, de se vivre et présenter comme une incarnation d'un Jésus qui ne s'est pas abandonné au désespoir, au pouvoir de la mort, à la finitude, les a dépassés pour donner condition divine à l'homme, inscrire aussi l'homme de la modernité, de l'autonomie, de la liberté, de l'humanisme séculier dans l'éternité.

En deux mots comme en un : la modernité peut-elle transformer le catholicisme ? Le catholicisme peut-il habiter la modernité ? Peut-il quitter le Sinaï et les Tables de la loi pour devenir proche d'un homme qui soit vu non pas d'abord comme pécheur, déchu, dévoyé, mais un être qui veut inventer sa vie déifiée, divinisée ? L'Église catholique romaine ne pourrait-elle enfin devenir bienveillante, hospitalière envers la modernité ?

Son avenir dépend sans doute de cette révolution.

*Voûte de l'abbaye de Léoncel
(2021)*



RENCONTRES DE LA MAGNANERIE

« *S'approprier sa voix - Offrir son chant* » - « *De Teilhard à Girard, en passant par Légaut* »

du 11 au 18 septembre 2022

avec Odile BRANCIARD et Georges GLAENTZLIN

Aiguillonnée par le discours émerveillé de notre ami Jean, lors des rencontres du groupe des amis de Teilhard de Chardin, sur Marcel Légaut et la Magnanerie de Mirmande, je me suis mise à la recherche de précisions sur ce penseur et sur ce lieu. J'ai découvert alors, une proposition de session : **S'approprier sa voix-Offrir son chant - De Teilhard à Girard, en passant par Légaut**. Mon mari Germain était d'accord pour m'accompagner. Nous nous sommes inscrits.

Après quelques hésitations pour trouver le lieu, nous sommes chaleureusement accueillis en cette fin d'après midi par Bernard et Odile Branciard. Le premier moment est de trouver sa chambre, puis de se partager les tâches de vie collective pendant une semaine. Je serai responsable de la cloche, je dois la sonner cinq minutes avant chacun des temps qui rythment la journée. J'organiserai aussi et ferai la vaisselle.

J'apprécie beaucoup de débiter la journée par une demi-heure de méditation, et d'éveil en toute liberté à la nature et à soi-même, dans la prairie, à l'orangerie, sauf lorsque le vent du nord nous confine à l'oratoire. Ce temps me procure de la concentration attentive et respectueuse de l'autre dans le silence.

Le matin nous impressionne beaucoup. Odile, notre hôtesse, nous « renverse » sans jamais critiquer personne. Elle nous demande de faire vibrer notre voix avec des voyelles, mélodie collective harmonieuse et de chanter Francine Cockenpot (*La Dame du Palais du Vent*) et Jacques Brel (*Il nous faut regarder*), ainsi qu'un « virelangue » bourreau pour l'articulation (*Tu dis tout, dis-tu..*). Grâce à la pédagogie d'Odile, notre groupe de 8 peut chanter à l'unisson en quelques jours. Fait suffisamment rare pour être souligné, il y a dans ce groupe plus d'hommes (5) que de femmes (3).

Puis chacun individuellement nous lisons, chantons un texte. Odile en magicienne de la voix nous propose de moduler notre texte avec différents sentiments, colère, haine, peur, joie, enthousiasme, force, murmure, véhémence, révolte, douceur. Ce sont des exercices libérateurs, énergisants ! Pour ma part je (re)-trouve ma voix de petite fille oubliée il y a longtemps.

Ambiance joyeuse et chantante, et même sifflante, ensuite pour les différents services de la maison, tâches quotidiennes où chacun s'implique généreusement (ménage, cuisine, linge, etc...). Sans oublier quelques originalités en cuisine : de l'anis étoilé dans les courgettes avec Germain, de la banane dans la soupe avec Odile B., sans oublier le « papeton d'aubergines » de l'autre Odile !

Après un repos silencieux (ou pas !), nous reprenons nos activités en groupe par la lecture à voix haute des trois penseurs. Leur différence dans leur conception du désir, Teilhard, Girard et Légaut sous la conduite de Georges Glaentzlin, qui a prévu pour cet atelier une abondante documentation. N'étant que 8, il nous est facile de discuter et de poser des questions, auxquelles Georges répond et qui suscitent quelques remarques éclairantes de la part de Bernard B. Quand une incompréhension surgit dans la lecture, une discussion s'installe pour la clarifier. Je découvre **Marcel Légaut**, son désir d'atteindre au fond de soi, le mystère de Dieu et son propre mystère. Je comprends mieux **René Girard** et sa théorie du désir mimétique. L'homme désire souvent selon le désir de l'autre : modèle et rival. C'est un mécanisme inconscient, subjectif, relationnel et lié aux affects. J'approfondis ma connaissance du **Père Teilhard**, son désir, l'attente d'une conscience universelle, cosmique, pour que les innombrables points de vue que sont les pensées individuelles coïncident en quelque chose, que nous réalisons tous l'Univers, suivant un même schème, c'est que nous nous comprenions. (harmonie des esprits)

Ce fut donc une semaine bien remplie, joyeuse et amicale.

Merci à chacune et chacun, d'avoir été là, particulièrement, bien sûr, grand merci à Odile et Georges. Je me suis senti très apaisé à Mirmande et j'espère revoir bientôt la Magnanerie.

Marie-Josèphe Cuvelier, Germain et Odile Agnani

ÉTUDIER L'ÉVANGILE AUJOURD'HUI

Le texte étudié est celui de Mathieu, chapitres 5 à 7.

Les raisons d'étudier l'évangile à notre époque :

- d'abord parce que les textes sont établis par les exégètes de façon à peu près sûre.
- le devoir d'actualiser l'évangile depuis vingt siècles dans tous les domaines de l'humain : l'habitat, le travail, les arts, les sciences, la communauté. Cela ne s'est pas fait sans luttes ni erreurs, par exemple la limitation à une classe sociale, un régime politique et même une zone de la planète.

La question se pose alors : que peut être le christianisme d'aujourd'hui ? Sur ce point, il est important de remarquer que le mot HODIE (= aujourd'hui) est fréquent dans les textes bibliques. La foi travaille dans le présent : il ne s'agit plus seulement de recevoir dogmes et théologie mais de les comprendre et les assumer personnellement, dans la pleine actualité de chaque disciple, dans toutes les situations de la société, et les historiens savent, comme le disait Winston Churchill, que : « *Je n'ai rien à offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur.* »

Toute prière dit la situation de demande dès la première prière de l'enfant. C'est pour cela que Mathieu commence par « *quand vous priez...* ».

L'intériorité (Math 5, 8)

Quand vous priez, ne soyez pas comme des hypocrites, qui aiment, dans les synagogues et aux angles des places, prier debout afin de se faire voir au public. En réalité, ils ont touché leur salaire. Pour toi, quand tu veux prier, entre dans ta chambre la plus verrouillée, et adresse ta prière à ton Père, et ton Père qui voit dans le secret te le rendra.

Quand vous priez ne rabâchez pas, comme les païens qui pensent que c'est à force de paroles qu'ils seront exaucés. Ne leur ressemblez donc pas car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous lui demandiez. Vous donc priez ainsi notre Père qui est dans les cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel, donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et remets-nous nos dettes, comme nous-mêmes avons remis à nos débiteurs, et ne nous fais pas entrer en tentation, mais délivre-nous du mal.

Commentaire

Les sociétés se consolident par une religion ou une idéologie et le citoyen participe à cette activité que l'on appelle la société, *Cujus regio, ejus religio*.

L'intériorité caractérise la foi chrétienne : elle est la relation unique avec le Père, toutes les plénitudes, tous les moments numineux de la personne, l'éblouissement de la Transfiguration, (sommet de la vie publique de Jésus). Le mot spiritualité devient alors insignifiant, voire dangereux.

L'évangile diffère des religions par la filiation fraternité qui est le moteur de l'espèce humaine.

La traduction du Notre Père dit bien la conception de chacun. Par exemple, la traduction de la TOB commande au Père de se faire reconnaître comme dieu, ce qui n'est pas dans le texte, et d'imposer sa volonté et son règne. Alors que c'est aux croyants de faire tout ce qui est transcrit ci-joint dans Mathieu.

Une interprétation possible de « *et ne nos inducas in tentationem* » est une reprise de la tentation première au jardin d'Éden : « *vous serez comme des dieux* », et donc fait référence à la tentation du divin à laquelle les chefs politiques et religieux succombent souvent. Cela peut aussi faire référence aux divers programmes possibles qu'évoque l'évangile dans les projets examinés par Jésus au désert.

Bernard Branciard



« ils ne doivent craindre qu'une chose
nos yeux qui sont des oiseaux :
l'habitude
cette cage invisible
où meurt le regard »

« Poèmes pour grandir » , Jean-Pierre SIMEON

RAPPEL

Pour recevoir « Quelques Nouvelles » en version papier il est demandé une participation de 35 € pour l'année.
Chèque à l'ordre de l'A.C.M.L. à adresser au secrétariat :
Françoise Servigne - 407 avenue de la Libération - 77350 Le Mée-sur-Seine – France
De l'étranger : IBAN FR76 1027 8061 9800 0201 8894 583 BIC CMCIFR2A

Responsable de « Quelques Nouvelles » : Odile Branciard

RENSEIGNEMENTS et COURRIER DES LECTEURS

une seule adresse pour Françoise Servigne ou Odile Branciard : contact@marcel-legaut.org

Site internet : www.marcel-legaut.org